EXPLICATION

DE LA PRINCIPALE SCÈNE PEINTE

DES

PAPYRUS FUNÉRAIRES ÉGYPTIENS.

PAR M. CHAMPOLLION LE JEUNE. *

(*Note préliminaire.*) Le plus grand nombre des papyrus égyptiens recueillis jusqu'ici, nous montre des portions ou des fragmens plus ou moins considérables du *rituel funéraire*. Ecrits en signes hiéroglyphiques ou en signes hiératiques, ils sont également caractérisés par une suite de scènes peintes au-dessus des colonnes ou pages d'écriture, et dans lesquelles on remarque sans aucun effort d'attention un personnage de forme humaine qui comparaît successivement en présence d'un assez grand nombre de divinités; quelquefois une grande scène spécialement relative aux travaux agricoles est mêlée aux pages mêmes du manuscrit, et l'on trouve vers la fin une autre grande scène, celle du jugement prononcé sur le défunt par une divinité principale qui fait peser en sa présence les bonnes et les mauvaises actions du mort suppliant. C'est de cette même scène composée d'un certain nombre de personnages, d'emblèmes et d'inscriptions, que M. Champollion le jeune a donné l'explication détaillée d'après un des papyrus du Vatican, dans le *Catalogue* de ces mêmes papyrus qu'il vient de publier à Rome (1825, in-4°.). Comme cette scène se retrouve sur un grand nombre de manuscrits égyptiens existant dans les cabinets de l'Europe, et sans autre différence, le plus souvent, que le nom du mort, nous donnons ici le texte de cette explication remis en français sur la version italienne de M. Angelo Maï, qui a bien voulu donner ses soins à la publi-

---

* Extrait du *Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie*, publié sous la direction de M. le baron de Férussac. VIIe. Section, nov. 1825.

cation du *Catalogue* de M. Champollion le jeune, et y ajouter de doctes commentaires.

—Le rituel funéraire de la bibliothéque du Vatican est celui de l'Égyptien *Nesimandou*, fils d'une Égyptienne nommée *Nuabendi*. Après les divers pélerinages de l'âme du défunt dans les régions nombreuses qu'elle devait visiter, elle arrive enfin dans l'*Amenthi* (l'enfer), où elle va subir son jugement. C'est le sujet de cette grande scène (1).

Elle est d'autant plus intéressante, qu'elle offre à nos regards la partie la plus curieuse de la croyance religieuse des Egyptiens. L'hiérogrammate, dans la composition de ce sujet singulier, a su donner un corps aux idées les plus métaphysiques, et nous y trouvons la preuve évidente que le dogme de l'immortalité de l'âme et celui des récompenses et des peines dans une autre vie, furent les fondemens principaux de la religion des anciens Egyptiens. Il est naturel en effet de retrouver ces grands principes de la morale chez un peuple dont l'antiquité toute entière a célébré la sagesse. L'écriture sainte elle-même ne dédaigne pas de la rappeler (2), quoiqu'elle condamne en même temps ces formes matérielles sous lesquelles l'Egypte trouva bon de voiler ces doctrines (3), formes qui conduisirent à une véritable idolâtrie et à un polythéisme absurde, et par cette même voie qui montrait aux peuples des apparences absolument sensibles, mais isolées des préservatifs nécessaires.

Cette scène se trouve d'ordinaire à la fin de la seconde section du rituel funéraire, et sert de conclusion à tous les rituels abrégés comme l'est celui du Vatican ; elle présente la *Psychostasie*, c'est-à-dire le jugement que, selon les doctrines égyptiennes, devait subir l'âme des morts en quittant le corps mortel, dans la région inférieure de l'*Amenthi* (4), où l'on examinait sévèrement et où l'on pesait ses actions durant la vie sur la terre.

---

(1) Voyez la planche ci jointe.

(2) Act. Apost., VII, 22.

(3) Isaïe, XIX, 1. Ezéch., etc.

(4) *Amenthi*, en langue copte ou égyptienne, signifie *enfer* ; il se trouve encore avec cette acception dans la liturgie chrétienne des Coptes. Plutarque (*de Isid. et Osiride*, p. 431) en parle dans le même sens : *τον υποχθόιον τόπον, εἰς ὃν οἴονται τὰς ψυχὰς ἀπέρχεσθαι μετὰ τὴν τελευτὴν Ἀμένθην καλοῦσι, σημαίνοντος τοῦ ὀνόματος τὸν λαμβάνοντα καὶ διδόντα.*

L'édifice où cette scène est censée se passer, est le prétoire de l'Amenthi, le palais du juge suprême des âmes. Sur l'architrave ou plutôt la terrasse du palais, se montrent divers emblèmes qui servent à caractériser ce redoutable séjour. On y distingue un groupe commençant par une grande feuille et se terminant par l'uræus ou serpent royal, et ce groupe est répété huit fois en diverses positions et en manière d'ornement; il exprime ces idées: *Roi directeur de la région inférieure* (1). Le centre de la corniche est occupé par une figure qui étend ses bras sur le symbole du soleil et celui de la lune, c'est-à-dire sur les yeux des taureaux sacrés Mnévis et Apis(2). C'est la providence divine qui embrasse l'univers tout entier.

Aux deux angles du palais s'élève la balance infernale; au-dessus est assis un cynocéphale, espèce de singe consacré à Thoth, le Mercure des Egyptiens. Le cynocéphale est là comme ministre de cette grande divinité, nommée *Api* et quelquefois *Hap* dans les textes hiéroglyphiques. Ces deux groupes expriment assez clairement le sujet de la peinture principale qui occupe l'intérieur du palais.

On voit à gauche une chapelle semblable à ce petit temple monolithe qui se plaçait dans chaque sanctuaire et qui renfermait l'emblème vivant de chaque dieu égyptien. Dans cette chapelle on voit le dieu lui-même assis sur son trône, à l'un des angles inférieurs duquel on remarque, en forme d'ornement, un groupe d'hiéroglyphes exprimant un des titres de ce dieu, c'est-à-dire, *le bienfaiteur de la région supérieure et de la région inférieure* (3).

Cette grande divinité est caractérisée par une coiffure particulière, formée de la partie supérieure du *Pschent* (tiare royale), ceinte d'un large diadème et unie au disque du soleil avec deux cornes de bouc, emblèmes de la lumière et de la faculté génératrice. Le dieu tient dans ses mains un fouet et un sceptre recourbé en forme de crochet (4), soit pour exprimer le pouvoir d'exciter le

---

(1) Sur Osiris, roi des morts, Plut. *de Isid.*, page 504.

(2) Le même Plutarque (*de Isid. et Osiride*, p. 466) parle d'une fête égyptienne en l'honneur des yeux d'Horus.

(3) Osiris est nommé *le Bienfaiteur* par Plutarque (*de Isid. et Osirid.*, p. 402 et 411); de là le surnom d'*Évergète* porté par deux Ptolémées.

(4) Horace (ode I, 35), énumérant les symboles et instrumens du pouvoir de la fortune, nomme aussi le *crochet, nec severus uncus abest.*

mouvement des choses et de le ralentir, soit par allusion au nom de la région infernale à laquelle ce dieu préside, c'est-à-dire l'Amenthi, qui attire à elle les âmes de tous les vivans, et qu'on croyait les relancer successivement dans les mondes supérieurs. Les trois séries perpendiculaires d'hiéroglyphes écrits à côté du dieu contiennent son nom et ses principaux titres : *Osiris dieu très-bienfaisant, seigneur de la vie, dieu grand, modérateur éternel, président de la région inférieure, roi divin.*

Nous retrouvons donc là le souverain de l'enfer égyptien, *Osiris*, divinité qu'Hérodote, Diodore de Sicile et Plutarque (1) regardent unanimement comme le type primitif du Dionysos ou Bacchus des Grecs et des Romains. L'opinion de ces classiques est pleinement confirmée par le groupe emblématique placé en face du dieu et dans la chapelle même. Un grand nombre de papyrus, d'un dessin plus soigné que celui de notre manuscrit, montrent clairement dans ce groupe un vase d'où sort un thyrse, auquel est liée par des bandelettes une peau de panthère (2). Ainsi ces principaux emblèmes de Bacchus sont constamment figurés auprès d'Osiris, et on en conclut l'origine égyptienne de la divinité grecque, le culte égyptien étant sans aucun doute antérieur au culte grec.

Devant la sainte habitation du dieu de l'Amenthi est un autel chargé d'offrandes telles que des pains, des viandes diverses, des grenades et des fleurs de lotus. Au pied de l'autel sont deux vases entourés de tiges de lotus encore enfermées dans leur bouton; ces vases contiennent l'eau du Nil, nécessaire dans toutes les cérémonies sacrées, emblème sensible d'Osiris considéré dans la doctrine secrète des Egyptiens comme le principe de l'univers, et dont le fleuve d'Egypte n'était qu'une émanation directe (3); et les Grecs adoptant la divinité égyptienne en restreignirent singulièrement les attributions. De même Phtha, le ministre immédiat du dieu supérieur et organisateur du monde physique, devient en occident le forgeron *Héphaïstos*, Vulcain. Osiris, le principe humide du monde, ne fut ainsi pour les Grecs, du moins dans la croyance populaire, que l'in-

---

(1) Hérod., II 144.— Diod., I, 13.— Plut., *de Isid. et Osirid.*, 404, 429 et 438; et Tibulle, Élégies, I, 7.

(2) Voy. le papyrus de Fontana, publié par M. de Hammer.

(3) Homer., Odyss., IV, 581.

venteur de la vigne et le dieu du vin, et le pin fut ajouté au thyrse.

Le voisinage du séjour du suprême juge de l'Amenthi est annoncé par un piédestal sur lequel se repose un animal monstrueux, mais dont les formes sont si déterminées, qu'on ne peut y méconnaître un hippopotame, amphibie redoutable, dont les cavernes du Nil renfermaient un grand nombre. Ici c'est l'hippopotame femelle, qui, dans les tableaux astronomiques de Thèbes et d'Esnéh, occupe dans le ciel même la place que les Grecs ont donnée à la grande ourse. Cette constellation était nommée le *Chien de Typhon* par les Egyptiens, et sa présence dans l'*Amenthi* (l'enfer) ne laisse pas douter que cet animal ne soit le type du chien Cerbère, qui, selon les mythes grecs, gardait l'entrée du palais d'*Adès*. La légende hiéroglyphique placée au-dessus de l'hippopotame femelle, la nomme *Oms* et la qualifie de *rectrice de la région inférieure*. Enfin près du Cerbère égyptien sont assis le dieu *Sctai* et sa femme *Rannet*, serviteurs d'Osiris dans les régions infernales. Tout auprès est un des sceptres d'Osiris surmonté d'une petite figure humaine, qui semble diriger son doigt vers son visage. Ce sujet exprime l'*adoration* due au dieu suprême de l'Amenthi, mais les Grecs prirent ce personnage pour leur *Sigalion*, et les Romains le nommèrent *Harpocrate*, faisant ainsi une divinité de ce qui n'était qu'un caractère symbolique.

A l'autre extrémité de cette scène (à droite), on remarque un groupe de trois personnages, c'est-à-dire une femme qui, la tête ceinte d'un diademe et surmontée d'une plume, présente une personne vêtue à la manière ordinaire des Egyptiens, à une déesse caractérisée par le sceptre à tête de coucoupha (1), qui est celui des dieux bienfaisans, et par l'emblème de la vie céleste (la croix ansée) qu'elle tient dans sa main droite. La légende écrite au-dessus de l'Egyptien, annonce qu'il représente l'âme de l'*Osirien Nesimandou défunt*, *fils de Nuabendi défunte*, et cette âme est conduite par les génies femelles de la région inférieure, devant la déesse rectrice de cette région, c'est-à-dire devant *Saté* fille du dieu *Phré* (le Soleil). Le nom et le titre de cette déesse forment la première des trois petites lignes hié-

(1) Espèce d'oiseau dont parle Horapollon, liv. I, no. 55; il en fait le symbole de la reconnaissance.

roglyphiques écrites à droite et à gauche de la plume, symbole ordinaire qui décore sa tête. Les deux autres lignes d'hiéroglyphes contiennent une prière adressée à la déesse en faveur du défunt, afin qu'elle lui accorde un séjour éternel dans la demeure des dieux.

Saté, fille du soleil, fut la compagne habituelle d'Osiris dans l'*Amenthi*; elle représente le personnage analogue à la *Perséphoné* des Grecs et à la *Proserpine* des Latins; ses fonctions sont de recevoir les âmes des morts à l'entrée de l'*Amenthi*, et elle semble les rassurer et exciter leur confiance, pendant qu'on examine leur conduite sur la terre. Elle est en outre la présidente des quarante-deux juges ou plutôt quarante-deux jurés votans qui ont le droit d'assister au jugement des âmes, aux assises infernales.

L'antiquité grecque (1) parle de ces juges auxquels les Egyptiens soumettaient les personnes de toutes les classes de la nation avant de permettre que leur dépouille mortelle fût déposée dans le tombeau des ancêtres. Certains juges inexorables examinaient en présence du peuple la conduite tenue par le mort avec ses concitoyens, et ils refusaient à son corps une place dans la catacombe, s'il n'avait pas religieusement rempli ses devoirs envers les dieux et envers les hommes. Cette coutume éminemment morale produisait d'autant plus d'effet sur les mœurs publiques, qu'elle s'appliquait aux rois mêmes. Les sculptures des temples et des palais qu'on voit encore dans les ruines de Thèbes, constatent suffisamment que les noms de quelques Pharaons furent proscrits par ces mêmes juges suprêmes.

Ainsi les Egyptiens imitaient sur la terre, à l'égard du corps, ce qu'ils croyaient, selon leurs doctrines religieuses, être pratiqué à l'égard des âmes dans l'enfer, l'Amenthi, où elles passaient après leur séparation du corps. La dernière scène des papyrus représente donc cette épreuve finale, la plus complète de toutes, puisqu'elle exige de l'âme un compte général des motifs de ses

---

(1) Le texte ordinaire de Diodore de Sicile, I, 92, où il parle du jugement des morts, porte, *δικαστὰς πλείω τῶν τεσσαράκοντα*, *judices plures XL*; mais un beau manuscrit cité par Wesseling dit : *δυσὶ πλείω*...... *Duos supra quadraginta*, et en effet le papyrus du Vatican, et d'autres encore, prouvent que le nombre de ces juges était de 42; la leçon du manuscrit grec doit donc entrer dans le texte de Diodore de Sicile, comme le prouvent les papyrus égyptiens.

actions, et en tout la plus redoutable, puisque les juges sont les dieux mêmes, les êtres supérieurs, ceux à qui tout est connu jusques aux plus secrètes pensées.

Dans cette scène finale, l'âme du défunt *Nesimandou*, figurée, pour lever toute incertitude et comme dans sa présentation à Saté, sous les formes corporelles mêmes dont il fut revêtu durant son séjour sur la terre, se voit de nouveau représentée à genoux, les bras élevés, en attitude suppliante, devant les images des quarante-deux juges de l'Amenthi, qui sont ordinairement rangés sur deux files, chacune de vingt-un, ce qui a rendu nécessaire la répétition de la figure de l'âme, sur le sort de laquelle ces juges doivent prononcer la sentence. Les têtes de ces quarante-deux juges sont assez variées; les unes ont la forme humaine, d'autres la tête de divers animaux, tels que crocodile, aspic, bélier, épervier, ibis, schakal, hippopotame, lion et cynocéphale. Cette diversité de têtes provenait de la nécessité de caractériser un à un ces divers juges figurés hiératiquement, ayant d'ailleurs des fonctions diverses; leur quarante-deux noms propres se lisent dans les rituels funèbres complets, auprès de la scène du jugement, avec l'indication précise de la région céleste à laquelle chacun d'eux présidait. Diodore de Sicile (*loco citato*) parle de ces quarante-deux génies en décrivant des bas-reliefs du tombeau d'Osymandias, sur lesquels était figuré le jugement de l'âme de ce conquérant; et dans d'autres manuscrits, ces juges sont figurés assis devant *Saté* leur présidente.

Cette déesse, fille du Soleil, dont la figure est si fréquente sur les monumens, parce qu'elle était regardée comme la protectrice de l'Egypte et la directrice du pouvoir royal, a été prise par les Grecs pour leur *Héra,* la Junon des Latins. Mais chez les Egyptiens, Saté était l'emblème de la vérité; de là elle fut dite la première née du dieu de la lumière, et on lui attribua la suprême présidence des régions infernales, où les apparences mondaines s'évanouissent, où tous les projets humains disparaissent pour faire place aux éternelles réalités. Elle devait donc diriger et régler les opérations des juges de l'Amenthi, et son image, celle de la vérité, devait se trouver appendue au cou et sur la poitrine des juges composant le tribunal qui, sur la terre, décidait des plus importans intérêts des familles (Diod. de Sicile, I, 48 et 75). *Vérité* et *justice* sont deux idées essentiellement connexes dans l'ordre moral; un seul et même mot exprimait l'une et l'autre

dans l'ancienne langue des Egyptiens, et le plus beau et le plus ordinaire des titres que prirent les Pharaons sur leurs obélisques, fut sans aucun doute celui d'*ami de Saté*, ami de la vérité, c'est-à-dire, de la justice.

En présence de ces quarante-deux juges ou ministres de Saté, d'autres divinités faisaient elles-mêmes l'examen de la conduite que l'âme avait tenue sur la terre. Ses actions étaient rigoureusement mises dans la balance de l'*Amenthi*, et cet instrument, qui décidera du sort de l'âme, est placé au-dessous des juges mêmes. Le fût ou colonne qui le supporte est surmonté d'un cynocéphale assis, image symbolique de l'un des ministres du dieu Thoth, appelé alternativement *Api* (nombre, quantité), et *Hap* (jugement, sentence), noms, comme on le voit, relatifs aux fonctions du génie qui préside à la pesée des actions de l'âme sur la balance infernale dont la garde lui était commise. On a déjà vu ce même cynocéphale Api au-dessus de sa balance, dans les ornemens et les décorations du palais d'Osiris.

Deux autres personnages sont debout auprès des bassins de la balance, et pèsent les bonnes et les mauvaises actions du défunt *Nesimandou*. La figure à droite, qui examine attentivement le fil ou plomb au moyen duquel les Egyptiens avaient coutume d'estimer le poids relatif des deux bassins de l'instrument, est le dieu Horus, le fils chéri d'Osiris et d'Isis, bien reconnaissable à sa tête d'épervier, de même que par son nom écrit au-dessus de lui. Le personnage de gauche, à tête de schakal, ou de loup d'Egypte, est le dieu Anubis, fils d'Osiris et de Nephtis. Les fonctions spéciales de ces deux frères étaient de peser les actions des morts en présence des juges de l'Amenthi. Les mauvaises sont symboliquement figurées par un vase d'argile posé dans le bassin de droite, et les bonnes dans le bassin de gauche, par une petite figure de Saté, c'est-à-dire par le symbole même de la justice et de la vérité. L'inscription hiéroglyphique tracée au-dessous d'Anubis annonce qu'il soumet à l'épreuve de la balance les actions du défunt *Nesimandou*.

En avant de l'instrument redoutable on voit une autre divinité, dont la haute stature annonce la dignité; car, dans les tableaux symboliques des Egyptiens, la hauteur des figures est presque toujours en raison du rang du personnage figuré, toutes les fois du moins que l'espace ne s'oppose pas à la pratique de cette règle. L'hiérogrammate a représenté ici le dieu Thoth (la

science et la sagesse divines personnifiées), l'inventeur des lettres et le premier législateur des Egyptiens. Quand Osiris revêtit des formes humaines pour introduire la vie civile dans le monde, Thoth, le Mercure des Egyptiens, fut son fidèle compagnon et comme l'âme de ses conseils. Les mêmes traditions religieuses ajoutaient qu'il n'abandonna jamais Osiris, même lorsque ce dieu établit sa demeure dans l'Amenthi pour juger les âmes. Le Mercure égyptien est caractérisé par sa tête d'Ibis, oiseau qui, dans l'écriture sacrée égyptienne, est le symbole du cœur et de l'intelligence. Il tient dans sa main un calame, et il écrit sur une tablette le résultat de la pesée des œuvres du défunt *Nesimandou* dans la balance de l'Amenthi. Thoth est censé porter ce résultat à la connaissance du juge suprême des âmes, Osiris dont la bouche doit prononcer la sentence définitive. Considéré selon ses fonctions dans l'enfer égyptien, Thoth correspond exactement au *Mercure Psychopompe* des Grecs (1). La légende écrite au-dessus de l'image du dieu, en contient le titre ordinaire de *seigneur du Schemun* ou des *huit régions*, et elle annonce qu'il écrit le poids des actions de *Nesimandou* défunt.

Tel est le sens de la scène figurée dans la dernière partie de notre papyrus; elle rend ainsi sensible aux yeux toute la doctrine psychologique des Egyptiens, c'est-à-dire l'âme de Nesimandou qui entre dans l'Amenthi, et qui se trouve en présence de la vérité (Saté); les ministres, les quarante-deux juges, sont chargés d'examiner les motifs de ses actions; ces mêmes actions sont pesées par certains dieux; la sagesse divine (Thoth) écrit le résultat de cette pesée; la bonté de Dieu, figurée par l'être bienfaisant par excellence, Osiris, récompense l'âme fidèle à ses devoirs en l'appelant dans un monde meilleur, ou bien la punit de ses fautes en la rejetant sur la terre pour y subir de nouvelles épreuves et y endurer de nouvelles peines sous une nouvelle forme corporelle, jusqu'à ce qu'elle se présente pure de toute faute au tribunal de l'Amenthi.

Enfin on trouve dans cette scène allégorique toute la représentation de l'enfer des Grecs et des Romains. Orphée et les au-

---

(1) On peut consulter à ce sujet un mémoire de M. Mongez sur la *psychostasie* des Grecs, où il compare desmo numens grecs à la scène des papyrus égyptiens décrite dans cette notice. (*Nouv. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tome VI.)

tres très-anciens instituteurs du culte des Grecs, furent les disciples des prêtres égyptiens (Diod. de Sicile, 1, 92, 96), il n'est donc pas surprenant que le séjour d'*Adès* ne soit en grande partie autre chose que la copie de l'amenthi égyptien. Osiris est devenu en occident *Adès*, ou Pluton; Satè, *Proserpine*; Oms, le *Cerbère*, Thoth, le *Mercure Psychopompe*; enfin Horus, Api et Anubi, semblent être les types originaux de Minos, Eaque et Rhadamante. Nous n'insisterons pas davantage sur de tels rapprochemens, parce qu'il suffit de les avoir indiqués pour faire comprendre quels précieux renseignemens sur les origines de la religion des Grecs et des Romains, peut fournir l'étude approfondie des monumens de tout genre qui nous restent de l'antique Egypte.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.